

PA 1275
CS 327
18327
VI

Biblioteca Central Maxima
UANL
FONDO
A. B. PUBLICA DEL ESTADO

PARIS,
OU
LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.



DU COSTUME PARISIEN,
ET DE SON AVENIR.



Je me suis souvent étonné que, dans le plan tout spécial du livre des *Cent-et-un*, personne n'ait encore abordé le sujet éminemment parisien de la *Mode*. Cette puissance, naguère encore absolue, aurait-elle succombé comme tant d'autres puissances, et ne resterait-il chez nous, à la mode, d'autre privilège que celui de donner

son nom à un journal de l'ancien régime? Oh! alors, qui ne se garderait de remuer cette cendre refroidie? qui ne renoncerait à la prétention d'auteur original devant la crainte de passer pour un plagiaire de Mercier ou de Sainte-Foix? Il n'en est rien pourtant. La frivolité, compagne obligée de la mode, n'a pas abdiqué son rôle de souveraine: nous continuons d'être frivoles en révolutions, en discussions, en émeutes, comme en tout le reste: nous n'avons de plus qu'autrefois qu'un singulier avantage, celui de profaner un plus grand nombre d'idées sérieuses. Mais, quelle que soit la direction de notre esprit, le fond n'en change pas: le livre des *Cent-et-un*, qui peint sous des couleurs si diverses, et avec des contradictions si amusantes, nos passions, nos répugnances, toute notre vie actuelle, le livre des *Cent-et-un* est un monument précieux dans lequel la postérité (si postérité il y a) cherchera surtout quelles étaient, après la révolution de 1830, les modes de Paris, en politique, en croyances, comme on cherche ailleurs la façon des robes et des habits d'une époque.

Si donc on ne peut nier que nous ayons gardé nos habitudes de légèreté en matières sérieuses, on me pardonnera peut-être de traiter avec quelque sérieux un sujet sur lequel chacun ne pense guère plus loin que la pensée de

son tailleur. C'est notre défaut à nous autres, qui avons prodigieusement *doctrinalisé* sous la restauration, qui avons tout prévu, tout calculé, tout systématisé dans nos écrits, sauf la nature humaine, et ses éternelles passions. Battus dans toutes les rencontres, chassés de poste en poste, par nos amis de la veille, par ceux même qui trouvaient hier notre prose plus lucide et nos principes de meilleur aloi, nous avons renoncé à la politique, aux arts, à la littérature même: qu'on nous laisse au moins, pour fiche de consolation, de parler en toute sûreté *doctrine* sur quelque sujet, sur la mode, par exemple.

Chose étrange, pourtant! Grimod de la Reynière, et mon respectable parent, Brillat-Savarin, ont fondé les doctrines de la cuisine! Il est de bon goût, dans le monde, de passer pour doctrinaire en gastronomie: on proclame et reproclame, malgré la proscription du mot, la doctrine de Ch. Fourier et celle de Saint-Simon; et nous n'avons pas encore les doctrinaires de la toilette: rendons à la société le nouveau service de lui révéler une de ses forces: montrons-lui les richesses philosophiques qu'elle possède dans son sein, sans qu'elle s'en doute: et puis nous nous inscrirons d'office au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Nous disions autrefois: la littérature est l'ex-

pression de la société ; mais l'axiome s'est bien usé depuis. Ce que je serais tenté de dire, pour renouveler la phrase, c'est *que tout est l'expression de tout* : cette formule a l'avantage d'être à-la-fois moins claire et plus vraie ; ce qui nous satisfait parfaitement, nous autres. Ainsi donc, le costume sera une de nos expressions, aussi bonne, aussi complète que tout autre. Mais la doctrine ne s'en tient pas là : elle prophétise le costume, aussi bien et mieux que le reste : pour cela, nous possédons une méthode à peu près infaillible : le lecteur me pardonnera, en faveur de l'importance de la découverte, les longueurs du *prospectus*.

Le siècle de Louis XIV, comme chacun sait, a renouvelé le costume en France ; pour ne parler maintenant que des hommes, ce qu'il y a au monde de plus moderne parmi les choses modernes, le vêtement le plus antipathique à la nature, à l'antiquité, à tous les siècles et à tous les lieux, hors le dix-septième siècle et la France, l'habit français est sorti tout brandi de cette époque ; et l'Europe, alors plus réellement soumise qu'il y a vingt ans, adopta tout aussitôt cette pompeuse extravagance : en 1670, l'habit français était d'un ton clair, et décoré d'une assez élégante broderie ; en 1710, ce n'était plus qu'un cilice de couleur sombre, et bordé d'une espèce

de galon mortuaire. Nous avons, pour les femmes, l'équivalent de l'habit de Louis XIV, vieux, triste, et dévot : c'est le bonnet sec, empesé, pointu, le vrai bonnet de prude qui commence à l'avènement de madame de Maintenon : ce bonnet disparaît à la Régence ; la duchesse du Maine est la seule qui le garde : il fait bon effet aux visites de Saint-Cyr ; madame de Staël est probablement la première qui, à la cour de Sceaux, l'ait quitté.

Sous Louis XIV, il en est de même qu'en Turquie : il n'y a pas d'enfant, mais de petits hommes et de petites femmes : tandis que les filles étouffent et séchent, comme des victimes de galère, sous les *corps de fer* et les carcans, nous voyons, sur une gravure du temps, M. le comte de Toulouse, à sept ans, avec habit, veste et culotte, la vaste perruque sur la tête, les souliers à boucles aux pieds, le chapeau sous le bras, regardant son majestueux père occupé à jouer au billard, c'est-à-dire à pousser du bout des doigts une *houlette* sur un tapis dont l'étendue n'est guère plus grande que celle d'un trou-madame, et au centre duquel s'élève un fer-à-cheval, gentillesse ingénieuse que nous avons oubliée avec tant d'autres : dans ce monument curieux, supplément nécessaire à madame de Sévigné, et à l'autre Saint-Simon, le petit garçon est exacte-

ment le diminutif de son père : c'est une contre-épreuve de la fable de la grenouille et du bœuf, si ce n'est que la grenouille est contente, et qu'elle s'est mis des cornes au lieu de s'enfler. Aussi le petit n'en meurt-il pas ; il est chevalier des Ordres, et grand-amiral de France.

Les diminutifs d'hommes continuent jusqu'à la fin du règne de Louis XV. Les révolutions progressives du costume s'opèrent uniformément sur tous les âges. D'abord, on conserve avec dégoût ce grand et triste habit du vieux roi ; puis, on commence à en rogner les basques, à en arrondir les contours : les couleurs tendres reparaissent ; les fleurs de soie remplacent les broderies d'or et les galons. Je ne veux pas raconter après tant d'autres toute cette folie de l'époque sans nom ; toute cette végétation exubérante, qui chaque année, et principalement chez les femmes, croissait en volume et en bizarrerie : espèce de ramure qui, comme celle des cerfs, ne tombait que pour donner place à un bois enrichi d'une nouvelle branche, et, sous ce fantastique de la toilette, l'individu, sa chair, et ses os, s'amointrissant de plus en plus, au point de ne plus paraître qu'une armature à ressorts qui plie sous le poids, et pense dessous, si elle peut.

C'est pourtant au milieu de cette inexplicable

société que Jean-Jacques lançait ses théories sur l'allaitement et sur l'éducation première. L'effet de ces doctrines, quant à la question qui nous occupe, consista à faire reconnaître qu'il y avait quelque différence entre les enfants et les hommes, et que par conséquent le costume dont ceux-ci s'arrangeaient pouvait ne pas convenir aux autres. Ainsi Rousseau parlant en langage divin de nourrices et de maillots, ouvrit la première brèche dans les habitudes extérieures de l'époque ; et les enfants, habillés d'une manière plus conforme aux volontés de la nature, commencèrent cette réforme radicale, qui, des culottes et des paniers, devait aboutir à la *car-magnole*. Depuis cette révolution, d'abord si peu observée, comme il en arrive du principe de toutes les grandes révolutions, depuis l'introduction du *fourreau* des petites filles et du *matelot* des petits garçons, tous les changements du costume ont constamment commencé par les derniers venus : les enfants ont épargné la honte de l'essai aux adultes ; et c'est après que l'œil s'est habitué par ces épreuves sans conséquence, qu'on a risqué les grandes métamorphoses. Notez ce point surtout ; car c'est la clef de ma voûte.

Mais cette influence que j'attribue à Rousseau, l'Angleterre ne peut-elle en réclamer la

meilleure part? ceci est d'autant plus probable, que la doctrine de Rousseau, si neuve en-deçà du détroit, n'était au-delà qu'une stricte imitation de celle de Locke. De même que Pope a chanté la forêt de Windsor, et Thompson les saisons, avant qu'on se doutât en France qu'il pût exister une poésie au-delà des bosquets de Versailles, de même les jeunes *miss* ont porté, bien avant les dames françaises, le chapeau de paille et les *déshabillés*. Le frac, cette transition bizarre, qui repousse l'habit français, et ne saurait encore lui substituer qu'une copie un peu altérée, le frac est aussi anglais de nom comme d'origine. Mais je n'en suis pas moins résolu à soutenir (et ma théorie en a besoin) que si les enfants n'avaient pas, chez nous, essayé les modes anglaises, jamais, dans cet empire du respect humain, la glace n'aurait été rompue.

Ainsi donc, tant que notre état social ne sera pas redevenu stationnaire, les changements du costume continueront de s'opérer par une marche ascendante, qui commence aux petits enfants, et gagne peu à peu tous les âges, à l'exception d'une minorité protestante de la vieillesse. Il y a peu d'années, nous rencontrions encore, dans les rues du Marais, un vieillard poudré à blanc, revêtu d'un habit de velours vert, et portant sous le bras un large chapeau

qui n'avait jamais reposé sur sa tête. C'était le type le plus parfait de la résistance en costume : et pourtant, ce brave homme, quand il était jeune, avait dû faire partie du *mouvement*. Car si son habit n'était pas d'origine anglaise, son chapeau rond, à large bord, avait paru pour la première fois aux courses importées de New-Market par le duc d'Orléans. Beaucoup d'autres qui avaient cédé pour l'habit, étaient demeurés fidèles au chapeau à trois cornes. Or, comme le chapeau représente plus nettement les opinions politiques que l'habit, je ne fus pas étonné d'apprendre que notre résistant avait montré, dans sa jeunesse, un amour très vif pour la liberté; je reconnus le costume favori de Rabaut-Saint-Étienne; et pour moi, le *voltigeur de Louis XIV*, comme on l'appelait dans le quartier, ne fut plus que le voltigeur de 1790.

Quoi qu'il en soit, les gens d'un âge mûr s'étaient assez bien tenus jusqu'en 1814. On comptait à cette époque une majorité notable au-dessus de cinquante ans en fait de poudre et de culottes. C'est encore à l'arrivée des Anglais qu'on doit la dernière défaite des modes de l'ancien régime, au moment où sa politique renaissait par miracle. Il faut en convenir, le costume civil de 1814 était un hideux et ridicule costume.

Il semblait qu'alors l'uniforme militaire fût seul de mise, et que les hommes, condamnés par leur profession ou leur timidité naturelle à vivre loin des camps, fussent comme ces maris des Amazones, auxquels on imposait le travail de la quenouille et les soins du ménage. Et puis, la nation entière était devenue semblable à l'aveugle qui, ne pouvant comparer ses mouvements avec ceux des autres hommes, perd bientôt toute harmonie et toute convenance dans les gestes et la démarche. Toute notre façon d'être, comme les produits de notre industrie, avaient subi l'influence du blocus continental. Le lendemain de la bataille de Montereau, après que Paris eut entendu distinctement le canon de la confédération européenne, le flâneur parisien ne s'en croyait pas moins encore, comme en 1812, une fraction du maître du monde, un arbitre, pour sa quote-part, du sort et du goût des peuples subjugués. Il ne se comparait à rien, s'attendant toujours à ce que tout se réglât sur lui. Son illusion n'était point détruite, le jour où l'autocrate lui tendait ironiquement la main dans ses rues capitulées. Aussi vous vous rappelez les rires et les huées qui accueillirent le premier débarquement des Anglais dans la capitale-modèle. Je conviens que les Anglais à leur tour, séquestrés du reste de l'Europe, avaient ressenti l'ef-

fet du *solitary confinement*, comme disent les criminalistes de la nouvelle école. Aussi les deux peuples auraient-ils eu peine à se regarder réciproquement sans rire, si l'un eût eu la moindre envie de se contenir, et si l'autre n'eût imaginé d'avance des choses cent fois pires que ce qu'il voyait.

Les femmes comprirent les premières qu'il y avait plus à gagner qu'à rire à ce *vice-versa* d'ébahissement; et à cet égard, le bon sens fut réciproque. Les dames anglaises ne furent pas long-temps à s'apercevoir que leurs cordonniers et leurs marchandes de modes indigènes étaient des barbares; les dames françaises apprécièrent aussitôt la supériorité des produits anglais en matière de toilette, et combien le caprice de leur goût national convenait mieux à nos habitudes et à notre climat que l'antique à tout prix dont la révolution et l'école de David nous avaient gratifiés. Mais ce qui étonna le plus les vieillards, c'est que le frac si mesquin et si frivole que le siècle leur avait imposé, et qu'ils n'avaient admis qu'avec des restrictions infinies et un recours perpétuel aux formes de l'ancien habit, que le frac, dis-je, pût devenir pour l'âge avancé et sérieux un costume ample, commode, convenable, et qui tint l'estomac chaud, comme le pourpoint proscrit par la jeunesse de Louis XIV.

C'était certes une nouveauté précieuse pour les infirmités de la vieillesse, que de voir apparaître des gens qui se vêtissent pour eux et non pour les autres; c'est à ce bon sens du costume anglais que nous devons la disparition presque complète du reste des habitudes antérieures à 1789, et généralement les progrès que nous ayons pu faire depuis dix-huit ans.

Quels que soient ces progrès sur lesquels je reviendrai bientôt, nous tendons aujourd'hui vers un excès opposé. Les vieillards en sont venus peu à peu à ressembler beaucoup trop aux jeunes gens. De même qu'en 1730, il n'y avait que de petits hommes, et point d'enfants, de même aujourd'hui il n'y a que de vieux jeunes gens, et point de vieillards. La nature qui trace une limite si profonde entre les deux derniers tiers de la vie, indique pourtant un changement positif à opérer dans le costume quand les traces de la jeunesse ont disparu. S'il ne s'agissait ici que des personnes qui gardent la prétention de paraître jeunes, notre morale n'aurait que faire; mais les choses en viennent au point, qu'à moins de se singulariser, un vieillard ne peut guère opérer dans son costume les modifications que réclament ses habitudes et ses infirmités. C'est un reste du préjugé français qui commande encore à certaines personnes de s'habiller pour

le plaisir des autres. Espérons que le bon sens, réfugié chez nous dans les habits, en aura bientôt fait justice.

Si je ne craignais d'aborder un sujet délicat, j'aurais des conseils plus graves à adresser à l'autre sexe sur l'oubli de l'âge dans le costume. Mais je répugne d'autant plus à parler, qu'ici nous vivons en pleine absurdité. Pourtant, me suis-je dit souvent, nos grand'mères étaient-elles moins coquettes, ou leur miroir plus véridique? l'histoire ne le rapporte pas. Et néanmoins, quand une certaine heure avait sonné, les étoffes légères, les couleurs brillantes, les coiffures évaporées disparaissaient sans retour. Était-ce de la part de nos grand'mères une coquetterie mieux entendue de chercher à paraître jeunes sous un costume austère, que de s'exposer à ce qu'on comparât injurieusement la maturité de l'âge à la jeunesse du costume? Ce sera une belle question à discuter pour la *chambre haute*, quand la constitution saint-simonienne sera promulguée.

Il ne faut pas une bien profonde réflexion pour s'apercevoir de la tendance démocratique de notre costume actuel. Ce mot de démocratie, je l'emploie dans toute l'étendue de ses acceptions, et comme l'équivalent de la proscription de toutes les espèces d'aristocratie. Marie-Antoinette, à Trianon, en robe blanche et en chapeau

de paille, faisait de la démocratie sans s'en douter, la malheureuse reine. Le duc d'Orléans, en frac, en *reading-cott*, et en bottes à revers, faisait sciemment de la démocratie parlementaire; et les enfants, avec leurs pantalons flottants, et leurs larges ceintures, préludaient à la carmagnole. La carmagnole fut une invention de terreur, une mesure violente, odieuse à ceux même qui la favorisaient, témoin Robespierre qui ne l'a jamais portée; d'ailleurs elle était trop courte de moitié. Elle ne pouvait donc subsister longtemps par elle-même; mais elle avait valeur de prophétie, ce dont nous commençons à nous apercevoir.

Je parlerais à peine de la concurrence que les élèves de David opposèrent à la carmagnole, du

bien autrement lourd que celui de l'aristocratie de rang. Ce qui restait de la société nivelée et proscrire proclama ses reines en se reformant, et ces reines, pour garder le trône, forcèrent les autres femmes à ne pas plus dissimuler qu'elles leurs avantages ou leurs défauts. C'était presque comme dans l'atelier de Zeuxis, si ce n'est qu'au lieu de rassembler les plus belles jeunes filles, on forçait toutes les femmes indistinctement de se montrer, j'allais dire sans voiles; mais le lecteur mesurera la portée de l'hyperbole. Les beautés de cette époque, choisies comme des modèles par l'artiste le plus habile, ne se contentèrent pas de vaincre publiquement leurs rivales; elles les tuèrent. La vie ne fut plus alors qu'une lutte perpétuelle contre le climat, dont les plus

avantages extérieurs que les femmes avaient été obligées de subir sous le Directoire, l'ancien régime l'imposait aux hommes; l'épreuve de la jambe consommait, chaque année, un nombre effrayant de victimes, que souvent la figure ou le reste du corps auraient sauvées : c'était la conséquence de l'ancienne soumission du sexe le plus fort au plus faible. La révolution devait nous délivrer de cet appendice incommode de la féodalité; la carmagnole put faire croire que le moment de l'émancipation des jambes était venu; mais la réaction fut violente sous le Directoire, et les culottes de peau, plus meurtrières encore que la soie de l'ancien régime, firent une rigoureuse justice de toutes les formes malheureuses ou incomplètes : c'est que l'âge des héros homériques étant alors revenu, on dominait la société non-seulement par l'audace et la bravoure, mais par la vigueur du corps et l'allure des athlètes. C'était un monde où l'antique semblait avoir tout renouvelé, où les halles pouvaient bien aussi réclamer leur part d'influence. Ce genre de domination dura plus long-temps pour les hommes que pour les femmes. La guerre conserva leur prépondérance; l'Empereur, en établissant une cour, prolongeait l'oppression des jambes vulgaires. Les bals, où l'étiquette n'était pas moins rigoureuse, contribuaient à rendre la position des mal-

jambés plus cruelle; seulement, à mesure que la guerre moissonnait la plus belle partie de la jeunesse, ou la dispersait aux quatre coins de l'Europe, le nombre des opposants augmentait. Il devint formidable quand Paris, dépeuplé de militaires, rassembla dans ses salons une majorité immense de ce qu'on appelait alors si impoliment les *pékings*. Ce fut alors que se développa la conjuration des culottes noires, conjuration ourdie par les conscrits réfractaires en lunettes, par les clercs d'avoué et de notaire, par les employés des ministères, par toute cette population hybride qui tenait lieu alors aux femmes de Paris des véritables hommes, et dont le peu de mérite réel justifie jusqu'à un certain point l'accueil dont ces mêmes femmes gratifièrent, en 1814, les vainqueurs de leurs frères et de leurs maris. Quoi qu'il en soit, le prétexte était plausible : la grande partie des danseurs admis dans les bals appartenait aux professions civiles; il était tout simple qu'on leur vît adopter le noir parlementaire. Les culottes noires, en démontrant aux femmes qu'on pouvait avoir beaucoup d'esprit, et même d'agrément extérieur, sans que le diamètre du mollet atteignît le degré classique de l'Antinoüs, rompirent le charme héréditaire des belles jambes, et les esprits pénétrants entrevirent la prochaine